

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 7

Buchbesprechung: Guerre de 1870-1871. Paris et les batailles de la Marne [Alfred Duquet]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Angleterre. — *La réorganisation de l'artillerie* qui vient d'être décidée augmente d'un certain nombre d'unités le « Régiment » unique qui continue de constituer cette arme dans l'armée anglaise.

Ce régiment va s'accroître d'une batterie à cheval qui sera désignée par la lettre U — les batteries à cheval sont désignées par des lettres, — de sept batteries de campagne (batteries montées) numérotées, de 81 à 87 et de 6 compagnies d'artillerie de garnison (artillerie de forteresse) dont 4, numérotées de 37 à 40, s'ajouteront à la « division du Sud » et deux numérotées 26 et 27, seront attribuées à la « division de l'Ouest. »

Le « Régiment » d'artillerie sera donc désormais ainsi composé :

Artillerie à cheval : 21 batteries de A à U — plus un dépôt et un établissement d'équitation.

Artillerie de campagne : 87 batteries et des dépôts.

Artillerie de garnison. Division de l'Est : 26 batteries et un dépôt.

Division du Sud : 40 batteries et un dépôt.

Division de l'Ouest : 27 batteries et un dépôt à quoi il faut ajouter 10 batteries de montagne, à l'organisation desquelles il n'est pas touché.

Cette réorganisation terminée, le nombre des batteries montées ou à cheval stationnées *at home*, c'est-à-dire sur le territoire métropolitain de l'Empire britannique, sera de :

5	batteries à cheval à haut effectif (6 pièces).
5	» » à effectif réduit (4 pièces).
1	» » de dépôt.
13	batteries montées à haut effectif (6 pièces).
32	» » à effectif réduit (4 pièces).
1	» » de dépôt.

BIBLIOGRAPHIE

Guerre de 1870-1871. Paris et les batailles de la Marne. 30 novembre-8 décembre, par Alfred DUQUET. Paris, bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, 1895. Un vol. de 380 pages, avec une carte des opérations militaires et cinq croquis. Prix, 3 fr. 50.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre numéro du 15 mai dernier, en annonçant ce volume, nous y revenons et, cette fois, après lecture. Il en vaut certes la peine, soit comme récit du fait de guerre le plus mémorable du siège de Paris, soit comme partie marquante d'une collection de haute valeur au triple point de vue historique, critique et bibliographique.

Ce 5^e volume du siège de Paris mène le lecteur depuis la bataille de Villiers, le 30 novembre, dont le volume précédent : *Paris, Thiers, le plan*

Trochu et l'Hay racontait les préparatifs, jusqu'à la fin de la bataille de Champigny.

Aux divers articles narratifs sont mêlées d'abondantes critiques, dures parfois, mais sincères, toujours avec pièces justificatives, dénotant une vigilance d'esprit infatigable. M. Duquet s'explique loyalement de ces critiques dans sa préface, dont il est bon de connaître les principaux passages pour mieux saisir l'analyse qui suivra :

« Toutes les lettres que je reçois, dit l'auteur, me sont une preuve de l'intérêt que l'on prend à mon œuvre, en France comme à l'étranger...

« Alfred Duquet, disait le savant stratège militaire prussien Fritz Kœnig, s'est, avec le temps, visiblement et profondément enraciné dans son devoir, et il veut être juste et véridique. De notre côté, nous constatons cette résolution peut-être mieux que ses compatriotes : c'est pourquoi nous saluons son courage ¹.

» Oui, certes, il m'a fallu de la volonté pour continuer ma tâche en dépit de l'hostilité de plusieurs, de l'indifférence d'un plus grand nombre...

» Enfin, ces tristes jours sont passés : les Français commencent à comprendre que je n'ai eu en vue que le bien de mon pays en entreprenant ce long et difficile travail.

» Au surplus, il n'y a pas à s'étonner de ce revirement : toutes mes appréciations, tous mes jugements se sont trouvés confirmés par les documents qui ont paru depuis la publication de mes ouvrages. Pour n'en citer qu'un exemple, le plus récent : les lettres du général Ducrot, que sa famille vient d'avoir l'imprudence de réunir en volumes, justifient pleinement mes sévérités contre le maréchal de Mac-Mahon, mes opinions sur le général de Failly, mes appréciations sur le général Ducrot lui-même.

» La vérité a une telle force qu'elle finit toujours par triompher. C'est à elle, non à moi, que j'attribue le succès de mon histoire de la guerre 1870-1871 ; c'est donc mon devoir et mon intérêt de continuer à ne m'inspirer que d'elle, à ne me déterminer que par elle, laissant aboyer, à leur aise, les roquets que la sûreté de ma méthode exaspère.

» Je me suis efforcé de mettre en lumière les belles actions des chefs et des soldats, toutes les fois qu'il m'a été donné de les découvrir, mais je n'ai pas cru pouvoir dissimuler leurs défaillances, quand j'ai eu l'occasion de les constater, la façon de raisonner de l'autruche n'étant pas la mienne. Un peuple meurt de ce qu'on lui cache, non de ce qu'il sait.

» Et, cependant, je suis pris, par moment, d'une invincible tristesse, à blâmer et à condamner toujours ces généraux incapables, ces gouvernants flatteurs et serviteurs de la populace, ce Gouverneur éloquent et disert qui sème à profusion les fleurs de sa rhétorique sur la tombe entr'ouverte de la France égorgée.

¹ *Deutsche-Heeres-Zeitung*, numéro du 19 décembre 1894.

» Comme il m'est agréable de rencontrer, au milieu de ce désert de fautes, de faiblesses, les oasis où je puis louer le courage vigilant d'un Paternel, le sang-froid d'un Berthaud, la fougue de ces quatorze colonels qui tombent, tués ou blessés, sur les sinistres plateaux de Villiers et Cœuilly !

» Si l'on savait combien il m'est dur de m'en prendre, si souvent, à des officiers généraux et supérieurs, contre lesquels je n'ai aucune animosité, puisque je ne les connais pas, pour lesquels, au contraire, j'ai une grande sympathie, puisqu'ils sont soldats ! Pourquoi faut-il qu'une force irrésistible me pousse à relever leurs défaillances, dans l'intérêt même de la patrie, afin de conjurer ce lamentable retour de tout ce qui nous a navrés, broyés, perdus en 1870, quand le clairon sonnera, vibrant, pour la lutte suprême, quand le canon ébranlera, de ses majestueuses détonations, les échos des Vosges.

» Oui, je ne suis plus maître de moi lorsque m'apparaît la vision des gigantesques combats de la guerre future : il faut que je signale les erreurs, les crimes du passé et du présent, des militaires d'alors et des politiciens d'hier, d'aujourd'hui... de demain. »

La préface qu'on vient de lire dit tout l'essentiel quant aux motifs des appréciations et des critiques que le volume émet sur les opérations militaires racontées. Ajoutons qu'un écrivain aussi avisé, aussi avide de sûrs renseignements, aussi ardent à la recherche de la vérité vraie que l'est M. Duquet, homme d'opinion plutôt que de parti, indépendant de toute coterie, de tout syndicat politique à la mode du jour, libre d'allures envers et contre tous au besoin par son propre caractère, cet écrivain-là, ne pouvait guère, dès qu'il avait commencé à écrire l'histoire de ces événements, si poignants pour tout cœur français, éviter l'obligation — d'autres diront l'écueil — de n'être pas au goût de tout le monde et d'aller crescendo dans cette voie. On le savait déjà par la préface du volume précédent : *Paris, Thiers, le plan Trochu et l'Hay*. Aux censeurs qui lui objectaient : « A ce jeu-là, personne ne vous soutiendra, ne vous poussera... vous n'arriverez jamais à rien », M. Duquet répondait simplement : « Je suis arrivé à dire la vérité. »

En effet l'auteur s'appliquait dans le volume sur le *Plan Trochu* à dire toute la vérité, sans fard, sans faiblesse, sans réticence. Les pages actuelles, sur les batailles de la Marne, lui imposaient ce même devoir avec plus de force encore, car les vices signalés antérieurement, les uns déjà bien palpables, les autres en germe seulement, s'y étalaient avec une évidence de plus en plus éclatante.

Au reste ce volume de M. Duquet ne constitue pas, à proprement parler, une nouvelle œuvre, ni même un nouveau livre ou chapitre. Il fait corps intime avec le précédent ; c'est la suite et la fin d'une même opération, celle de la sortie par Villiers-sur-Marne à la rencontre de l'armée de

la Loire victorieuse à Coulmiers, pour remplacer le projet de sortie vers la Basse-Seine par la presqu'île de Gennevilliers adopté dans la première quinzaine du mois de novembre par le général Trochu.

Or, si l'on a entendu toutes les voix officielles annoncer que l'opération sur la Marne avait subi un *retard* d'un jour, retard qui permit aux Allemands de se concentrer à temps et qui était dû à une crue accidentelle de la Marne, on a appris aussi par le livre précédent de M. Duquet, appuyé de témoignages irrécusables, qu'il n'y a pas eu de crue de la Marne et que le retard en question est imputable non à cette crue imaginaire, mais à la négligence des ingénieurs chargés de construire les ponts, notamment de leur chef M. le général Krantz.

Les batailles qui suivirent, c'est-à-dire celles de *Villiers* le 30 novembre et de *Champigny* le 2 décembre, eurent des vicissitudes et des explications officielles à peu près analogues ; M. Duquet s'efforce d'en ramener au point les traits principaux par l'exposé détaillé des faits, lumineusement débrouillés d'un amas touffu des assertions contradictoires.

Débutant par le récit de l'offensive de l'armée Ducrot (2^{me} armée composée des trois corps d'armée : Blanchard, Renault, Exéa) il constate qu'à 10 ¹/₄ h., le 30 novembre, tout va pour le mieux sur la droite française. « Nos tirailleurs, dit-il, pages 10-11, s'étendent en ligne directe du sud de Bry au sommet de Champigny et à la Marne. Derrière eux, se tiennent : le général de Maussion, de Bry à la route du Plant à Villiers, le général Berthaut, de chaque côté du chemin de fer de Mulhouse ; le général de Malroy au Four-à-Chaux, et le 113^e de ligne à Champigny. Trois batteries se sont établies non loin du Four-à-Chaux. Le gros de la division Faron n'a pas bougé de sa première position entre la villa Palissy et Champigny, mais ce retard peut encore se réparer puisque le 113^e de ligne a fait, à lui seul, la besogne de toute la division.

» Malheureusement, la gauche de l'armée composée des divisions Matzat et Bellemare, n'a pas encore passé la Marne et n'est pas en mesure de concourir à l'attaque de Villiers. »

Cette incohérence dans les mouvements des corps d'armée et de divisions signalée dès le 30 novembre à 10 heures du matin, et qui dure depuis la veille au point du jour, durera pendant trois journées encore, tantôt à une aile, tantôt à l'autre, tantôt au centre, ou partout simultanément. M. Duquet le constate point par point, basé sur des rapports authentiques, et il en tire des conclusions qui ne peuvent assurément pas être des plus gracieuses pour les principaux chefs responsables, MM. les généraux Trochu, Ducrot, Exéa, Blanchard et maints autres. Seul, un Français, un Parisien parisiennant, pouvait donner à ses reproches le ton que M. Duquet, fort de son patriotisme éclairé, leur donne à cette occasion et que les événements ne justifient que trop. Les erreurs *voulues* de certains rapports officiels, les longs exploits de rhétorique du gouverneur, en temps si pré-

cieux, l'indiscipline des chefs supérieurs, les hussarderies du général Ducrot et parfois aussi de Trochu, l'agacent tout particulièrement, tandis que les souffrances du soldat par les fautes d'en haut lui arrachent de douloureux gémissements. Écoutons-le, en quelques pages qui sont de probantes pièces à l'appui de ce que nous avançons ici :

« Le soleil était couché, dit l'auteur dans un chapitre intitulé *Après la lutte* (bataille de Villiers du 30 novembre), les funèbres positions de Noisy, de Villiers et de Cœuilly se noyaient dans l'ombre du soir; il n'y avait plus à se battre mais à s'installer, à reformer les régiments, à prévenir tout retour offensif de l'ennemi. Personne ne resta sur le plateau: tout le monde se défila derrière les crêtes.

» La canonnade continuait encore après que la chute du jour rendait la régularité du pointage impossible et que nos coups ne pouvaient plus produire d'effet utile. Une fusillade très vive, provenant d'un feu de deux rangs prolongés, succéda au bruit du canon, puis cette fusillade, terminée par des coups isolés, fit place au plus complet silence.

» Bientôt ce fut la nuit, mais une nuit claire, boréale, avec un vent du nord qui cinglait le visage, sifflant sinistrement à travers les ceps de vigne et les branches d'arbres brisées par les balles ou les obus. Une lune superbe répandait ses lueurs d'argent sur le champ d'horreur où des milliers d'hommes se débattaient dans le sang, au milieu des cadavres déjà raidis par la gelée.

» Devant le parc de Villiers, c'était affreux. Torturés par la soif, par la douleur des blessures, grelottant de fièvre et de froid, les malheureux se tordaient, sur la terre durcie, en poussant des cris qui poignaient le cœur des moins impressionnables. Il était difficile de résister à ces appels lamentables. Des hommes courageux se précipitaient pour relever et secourir les blessés, mais, dès que les Wurtembergeois, craignant une surprise de nuit, apercevaient le moindre mouvement sur le plateau, la fusillade recommençait et les sauveteurs s'abattaient, à leur tour, sur le corps de ceux qu'ils voulaient arracher à la mort.

» Il fallut renoncer à s'approcher des blessés: la bise glaciale, qui soufflait sur ce plateau désolé, acheva ceux que la légèreté de leurs blessures aurait permis de sauver, s'ils n'avaient pas passé la nuit sans abris, sans couvertures, littéralement congelés par ce froid de 10 degrés.

» Et le calme solennel des belles nuits d'hiver, si richement constellées décuplait le bruit des derniers coups de fusil, faisait plus tristes les plaintes du vent dans les arbres dépouillés, plus angoissés les cris des mourants, et tombait sur toutes ces souffrances, sur toutes ces agonies, les rendant plus cruelles encore par sa désespérante indifférence pour les douleurs humaines.

» Le 30 novembre, au soir, notre ligne allait d'Avron à Maisons-Alfort,

en passant par Neuilly-sur-Marne, Bry, Champigny, Adamville et Créteil, devant lequel s'était livré un sanglant combat⁽¹⁾. »

« ...Voilà cette journée du 30 novembre achevée!... Des centaines et des centaines d'hommes avaient été tués, des milliers d'hommes se torturaient de douleur, et tout cela (cinq mille hommes de perte) dans quel intérêt avouable, dans quel but pratique?... Personne n'eût été en état de le dire, et MM. Trochu et Ducrot moins que personne. Et puis quelle tactique! Quels généraux!⁽²⁾ »

A propos de la bataille de Champigny, d'abord bien tenue par les Français, qui ensuite se mettent en retraite sans nécessité, l'auteur s'exprime comme suit :

« A ce moment (aux environs de midi le 2 décembre) la brigade Reille, appuyée par partie de la division d'Hugues, s'était jetée sur Ville-Evrard et la Maison-Blanche; si le corps d'Exéa s'était joint, tout entier, au 2^e corps, pour attaquer Noisy et Villiers; si la division de Susbielle était venue renforcer le 1^{er} corps; si la brigade Ribourt avait fait une démonstration menaçante contre le mont Mesly; enfin si la 3^e armée (général Vinoy) avait donné signe de vie, qui sait ce qu'un tel effort aurait produit, eu égard à la pénurie de munitions dont souffraient les Allemands, aux pertes qu'ils avaient subies, aux fatigues qu'ils avaient endurées, au peu de troupes de renfort sur lesquelles ils pouvaient encore compter!

» Mais, non, la majeure partie de la division d'Hugues assiste à la bataille, du haut du plateau d'Avron, comme à un spectacle, sans tirer un coup de fusil; la division de Bellemare se promène du rond-point de Plaisance à Joinville; la division de Susbielle se tient en dehors de la ligne de feu; la brigade Ribourt s'endort à Créteil; la 3^e armée se repose de ses combats du 29 et du 30!

» Le général Trochu, chef suprême des troupes, ne réunit pas tous les fils de cette grande trame, ne synthétise pas cette immense conflagration, ne lui imprime pas l'unité nécessaire, ne donne pas d'ordres et se contente de galoper follement devant les combattants, de Champigny à Bry, en faisant à chaque régiment, à chaque batterie, le même boniment, ne changeant que le nom du colonel et le numéro du corps.

» En effet, comme il comprend que sa présence dans un fort est plus qu'extraordinaire, s'il n'en profite pour diriger cette lutte formidable, M. Trochu s'arrête à un parti qui le dispense de faire œuvre de général, qui lui permet de ne pas montrer une capacité militaire dont il parle toujours et qu'on ne voit jamais : il se décide à se promener au milieu des balles et des obus.

» Le Gouverneur pique donc des deux vers Champigny. Il rejoint le

¹ Pages 88-90.

² Page 126.

général Ducrot, l'entraîne avec lui et, suivis de quelques officiers de leur état-major, ils se mettent à parcourir, à cheval, au petit pas, entre la ligne allemande et la ligne française, tout le front des troupes engagées.

» C'est au cours de cette tournée, aussi crâne que criminelle, car, lorsque l'on a charge de vies humaines, lorsque l'on a responsabilité du salut de la patrie, lorsque l'on est général, on n'a pas le droit de se soustraire au commandement par le suicide ; c'est au cours de cette tournée, que le Gouverneur adresse à chaque régiment, d'une voix calme et harmonieuse, sans se presser, la même harangue, dont les témoins nous ont conservé le modèle.

» Devant le 3^e bataillon du 107^e, commandé par M. du Hanlay, il s'écrie :

Soldats. — Je viens de Champigny ; là, se battent, comme des héros, les soldats de deux vieux régiments ; vous ne leur cédez en rien. Brave du Hanlay, je vous fais lieutenant-colonel.

S'il conserve toujours le fond, il modifie quelquefois la forme, le ton de son allocution :

Bravo le 108^e ! dit-il, en s'arrêtant devant les groupes de ce régiment. Ils croyaient nous surprendre ; c'est nous qui les avons battus. J'arrive de Champigny ; j'ai trouvé là deux vieux régiments. Ils tenaient comme des teignes, nom de D...

» Le général Ducrot, soucieux immobile et muet, semblait écouter avec impatience le discours de son compagnon. Cette façon paraissait l'énerver au plus haut degré : l'on sentait que le commandant du 2^e corps ne se payait plus de mots, qu'il comprenait la responsabilité qu'il avait assumée, qu'il redoutait la faillite de sa splendide proclamation et qu'il aurait souhaité qu'une balle ou un éclat d'obus lui permit de tenir sa parole.

» Sa promenade terminée, le Gouverneur laissa le général Ducrot sur le champ de bataille, traversa la Marne et rentre tranquillement à Vincennes, où il commence, devant son entourage, une interminable conférence sur l'art de la guerre.

» A cette excursion, et aux quatre invitations ou ordres adressés aux généraux d'Exéa, de Sushielle, Daudel et Favé, s'est réduit le rôle du généralissime dans les combats des 30 novembre et 2 décembre. C'est ainsi que nos armées étaient dirigées en 1870.

» Que nous sommes loin du vrai général en chef, si bien défini dans une excellente brochure qui traite du *Commandement*.

» M. Trochu, lui, se promène, sans chef d'état-major, presque sans aide de camp. Il péroré devant les malheureux soldats noirs de poudre, rouges de sang ; il ne donne pas d'ordres, ne reçoit pas de rapports. En revanche à une heure un quart, il envoie à Paris une dépêche boursouflée et vide, datée du plateau entre Champigny et Villiers :

Parcourant nos lignes de tirailleurs depuis Champigny jusqu'à Bry, j'ai recueilli l'honneur et l'indicible joie des acclamations des troupes soumises au feu le plus violent.

» On ne trouvait pas le moyen d'expédier aux chefs de corps les ordres

les plus urgents, mais le télégraphe fonctionnait, sans difficultés et tout de suite, quand il s'agissait de tenir les politiciens de Paris au courant des faits et gestes du rhéteur qui se croyait militaire. (1) »

Nous ne prolongerons pas ces citations. Il faudrait y ajouter la moitié du livre, et surtout les chapitres : « La nuit du 2 au 3 » et « Retraite de la 2^e armée » ainsi que celui : « Paris pendant la lutte » pour s'en faire une idée juste et complète. Ce que nous en avons dit et cité suffit à caractériser l'ouvrage et à donner à tout lecteur studieux le désir de le connaître en entier.

La carte générale du terrain des deux batailles et cinq croquis dans le texte rendent cette lecture aussi facile qu'instructive. C'est donc avec un redoublement d'intérêt qu'on attend le futur volume de l'auteur et la suite de cette importante publication.

¹ Pages 219-223.

Etat des officiers de l'armée fédérale. Edition 1895. (Art. Institut Orell Füssli, libraires-éditeurs, Zurich.) Prix, 2 fr. 50.

L'édition 1895 de cet annuaire vient de paraître. Il donne la liste de tous les fonctionnaires et autorités militaires de la Confédération et des Cantons, y compris la landwehr.

Le plan de cet ouvrage est pratique et rend facile les recherches : dans une première partie, on trouve les autorités et fonctionnaires militaires de la Confédération ; dans une seconde, les autorités et fonctionnaires militaires des Cantons ; dans la troisième, les officiers nommés par le Conseil fédéral ; dans la quatrième, les officiers des Cantons ; dans la cinquième, la répartition de l'armée ; dans la sixième, l'ordre d'ancienneté des officiers supérieurs, et enfin dans la septième on trouve, rangés dans l'ordre alphabétique, avec renvois, tous les noms cités dans le volume. Cet annuaire est d'une exactitude minutieuse et très clair. Il se recommande à tous les militaires et amis de l'armée.

OUVRAGES REÇUS

The command of the Sea, par Spenser Wilkinson. Westminster. Constable et C^{ie}. In-8°. 122 pages. Prix : 1 fr. 25.

La défense des frontières de la France. Etude par le général Pierron (commandant actuel du 7^e corps d'armée, à Besançon). Paris, librairie militaire Baudoin. 1 vol. gr. in-8 de 832 pages. 1892.

Des mêmes auteur et éditeur, les deux brochures in-8 :

Comment s'est formé le génie militaire de Napoléon I^{er}. 39 pages. Paris, 1895 ; et *Napoléon de Dresde à Leipzig.* Etude stratégique. 36 pages et une carte. Paris, 1891.

Lord Roberts in War, by colonel H. B. Hanna. B. S. C., ancien commandant de Delhi. Londres, Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent et C^{ie}, 1895. Une brochure in-8 de 64 pages.